

chroniqueurs rapportent que « des signes apparurent dans le ciel »; le plus caractéristique de tous les « signes », c'était de voir Karle doter les églises, lui qui avait passé sa vie à les spolier; il donna Clichy au monastère de Saint-Denis, où il était allé prier; mais ses présents et ses oraisons n'apaisèrent pas la fièvre qui le consumait : ses forces déclinerent rapidement, et il mourut à Kiersi-sur-Oise, le 22 octobre 741. Il était âgé d'environ cinquante et un ans. On l'envelit dans la basilique de Saint-Denis, qui n'avait point encore reçu de si illustre mort.

III

• A peine Karle eut-il fermé les yeux, que ses dernières volontés furent violées par ses fils et par ses compagnons d'armes. Peppin et Karloman tirèrent l'épée contre Grippo, le fils de l'étrangère. Ils l'assiégèrent dans la ville de Laon, le prirent et l'emprisonnèrent dans une forteresse. Quant à sa mère, elle fut enfermée au couvent de Chelles, et les deux aînés se partagèrent les domaines légués à leur jeune frère; mais du moins ils épargnèrent sa vie : c'était un progrès sur la barbarie mérovingienne.

Cette courte guerre civile fut le prélude des guerres étrangères qui remplirent le règne de Peppin et de Karloman. L'empire de *Charles-Martel* n'eût pas survécu à ce terrible vainqueur, s'il n'eût transmis à ses fils, avec son sang, sa valeur et son génie. A l'exception des musulmans, absorbés par de furieuses luttes intestines, tous les anciens adversaires de Karle relevaient l'étendard contre les Franks. Le duc d'Aquitaine Hunald s'était remis en pleine possession de son indépendance. La Bavière en faisait autant avec le duc Odile (*Odilo*), prince rempli de courage et d'ambition, qui avait eu bien de la peine à reconnaître la suprématie de Karle, et qui aspirait à coaliser la Germanie entière contre les fils du héros frank.

Allemands, Saxons, jusqu'aux Slaves, tout était remué par ses intrigues. L'ancien parti neustrien s'agitait : l'église de Gaule, spoliée, mutilée, profanée, élevait une voix triste et menaçante; mais les fils de Karle n'étaient au-dessous de leur position ni par l'intelligence ni par la fermeté d'âme, et leur étroite union dissipa les espérances qu'on avait pu fonder sur le démembrement de la monarchie : ils prirent leur parti, sans tâtonnements, sans hésitations, sur les grandes questions qui les pressaient de toutes parts.

Les ennemis de leur famille eussent pu se faire un instrument d'un obscur Mérovingien, fils de ce Hilderik, qui était mort, captif couronné, en 729 : Peppin et Karloman allèrent chercher ce Mérovingien, nommé également Hilderik, au fond de la métairie ou du couvent où il végétait, le proclamèrent roi des Franks, et gouvernèrent sous son nom comme maires du palais, l'un en Neustrie, l'autre en Austrasie. A l'égard de la religion, inspirés à la fois par une sage politique et par des croyances sincères, ils cherchèrent l'appui de cette force morale qui avait manqué à leur père au milieu de sa gloire, firent cesser le scandaleux contraste d'un gouvernement qui dégradait et dissolvait l'Église en deçà du Rhin pendant qu'il propageait l'Évangile au delà de ce fleuve, et confièrent la réorganisation de l'église gallicane à saint Boniface, l'infatigable missionnaire qui avait constitué l'église germanique. En même temps, ils déployèrent contre l'ennemi du dehors cette énergie guerrière et ces forces matérielles dont ils avaient senti l'impuissance vis-à-vis des questions intérieures, et ils s'apprêtèrent à accabler tour à tour les Aquitains et les rebelles Germains.

La première année du règne des deux frères fut significative : la réforme religieuse commença par l'Austrasie; en avril 742, tandis que l'armée franke marchait vers la Loire, saint Boniface, « archevêque des Germains », assembla en concile, « à la prière de Karloman », les évêques de Wurtzbourg en Franconie, de Durabourg en Hesse, d'Erfurt en Thuringe, d'Utrecht en Frise, d'Augsbourg et

d'Eichstadt en Bavière, avec les deux évêques austrasiens de Cologne et de Strasbourg. Ce premier concile de Germanie se tint avec l'autorisation expresse du pape de Rome, sollicitée pour la première fois peut-être en pareille occurrence. Boniface se qualifiait « d'envoyé de saint Pierre ». Les évêques décrétèrent que les conciles seraient annuels, et que les couvents seraient soumis dorénavant à la règle de saint Benoît.

Les deux princes des Franks avaient laissé les évêques et leur synode pour marcher contre le duc d'Aquitaine : à chacun son œuvre ! L'armée franke entra en Berri et emporta diverses forteresses ou *fortés*, entre autres Loches (*Lucca*). Il ne paraît pas que Hunald ait risqué de bataille : le système de défense des Aquitains, à partir de cette époque, fut de fatiguer les Franks par une guerre de sièges et d'embuscades, en évitant les grands chocs. Hunald, qui était en correspondance avec Odile, avait compté sur une diversion du côté du Rhin ou du Danube : la nouvelle de l'insurrection des Allemans vint en effet mettre un terme aux progrès des Franks. Les fils de Karle repassèrent la Loire et coururent en Souabe. La lutte, de ce côté, dura deux années, et ce ne fut qu'en 745 que les fils de Karle furent en mesure d'agir efficacement contre l'Aquitaine.

La guerre grandit en 743 : la coalition qui menaçait l'empire frank sur ces deux flancs, et dont les deux têtes étaient Hunald et Odile, avait resserré ses liens ; la guerre de Germanie prenait un caractère complexe et alarmant : ce n'était plus la vieille lutte des païens contre les chrétiens, c'était une partie des nouveaux chrétiens qui se plaçaient à la tête des païens pour reconquérir l'indépendance germanique. Odile, d'une part, attirait sous ses drapeaux les Allemans, les Saxons, les Slaves même, et, de l'autre, intéressait à sa cause le pape Zacharie : il avait son saint à opposer à l'ami des Franks, à l'Anglo-Saxon Boniface ; c'était l'Irlandais Virgile, qui n'était peut-être pas doué, comme Boniface, de ce zèle et de cette foi enthousiaste avec lesquels « on transporte les montagnes », mais qui le surpassait de beaucoup en science.

Peppin et Karloman ne laissèrent point Odile accroître indéfiniment ses forces ; après le mal de 743, ils traversèrent la Souabe sans obstacle, et fondirent sur la Bavière. Odile les attendait sur le Lech ; la rivière était inguéable en cet endroit, et un « très fort retranchement » couvrait en outre le front des coalisés. On resta ainsi quinze jours à se considérer d'une rive à l'autre. Les Franks, exaspérés des railleries et des insultes de leurs adversaires, ne songeaient qu'à trouver moyen de les joindre, lorsque tout à coup le prêtre Sergius, envoyé du pape en Bavière, se présenta devant les princes franks, leur interdit la guerre au nom de saint Pierre et du « seigneur apostolique », et les somma d'évacuer la Bavière. C'était la première fois que l'évêque de Rome s'immisçait ainsi dans les querelles des nations.

Le dévot Karloman eût peut-être cédé, mais Peppin répondit à l'envoyé que ce n'étaient ni saint Pierre ni le pape de Rome qui l'avaient chargé de cette commission. Les Franks décampèrent néanmoins, et les Bavaois se crurent débarrassés de leurs ennemis ; mais les Franks, loin de reprendre la route de leur pays, s'étaient engagés hardiment dans des lieux déserts et des marais impraticables : ils traversèrent la rivière loin du camp d'Odile, et, divisés en plusieurs corps, se précipitèrent à l'improviste sur les Bavaois au milieu de la nuit. L'armée coalisée fut dispersée ou taillée en pièces : Odile s'enfuit au delà de l'Inn ; l'Alleman Théodebald se sauva d'un autre côté ; le prêtre Sergius fut pris avec l'évêque de Ratisbonne et amené aux princes. « Eh bien, seigneur Sergius, lui dit Peppin, nous voyons bien maintenant que vous n'avez point parlé de la part de saint Pierre ; il a été décidé, par l'intercession de saint Pierre et le jugement de Dieu, que la Bavière et les Bavaois appartenaient à l'empire des Franks » (*Annal. de Metz*).

Le pape en fut quitte pour désavouer son légat, qui avait au reste

fort mal servi les vrais intérêts de Rome en attaquant la domination des Franks sur la Germanie. « Les Franks parcoururent victorieusement la Bavière durant cinquante-deux jours », puis leurs deux chefs se séparèrent : Karloman pénétra de Bavière en Saxe, et « soumit par un traité » Théoderik, chef d'une partie des Saxons, qui avait assisté Odile. Quant à Peppin, il repassa précipitamment le Danube et le Rhin pour voler au secours de la Neustrie. Hunald avait pris l'offensive, traversé la Loire, emporté d'assaut et brûlé la ville de Chartres, « avec son église épiscopale dédiée à sainte Marie mère de Dieu ». Les Aquitains s'étaient déjà retirés lorsque Peppin reparut en Neustrie, mais ce prince trouva partout des traces de leurs sanglantes représailles.

Peppin ne put tirer vengeance du sac de Chartres l'année suivante : la guerre de Germanie n'était rien moins que terminée ; les Saxons, les Allemans, les Bavares couraient de nouveau aux armes ; le chef alleman Théodebald eut la hardiesse de se jeter sur l'Alsace, et il cherchait à passer les Vosges, au moment où Peppin, qu'il croyait peut-être en Aquitaine, vint fondre sur lui avec une grande armée ; les Allemans furent culbutés, chassés au delà du Rhin, poursuivis en Souabe, et Peppin leur imposa un autre duc à la place de Théodebald. Karloman, de son côté, était rentré en Saxe : il occupa les cantons saxons entre les pays des Franks Bructères, des Franks Hessois et la Franconie actuelle, s'empara des habitants, et contraignit une multitude d'entre eux à recevoir le baptême. On n'avait pas vu jusqu'alors d'exemples de ces conversions forcées en masse, si souvent répétées depuis par la politique franke.

Peppin et Karloman ne furent en mesure d'agir efficacement contre l'Aquitaine qu'en 745. Tout présageait une furieuse lutte entre eux et Hunald : l'attente générale fut trompée. Hunald, se sentant près d'être accablé par toutes les forces frankes, demanda la paix, livra des otages, prêta aux deux frères le serment de vassalité qu'il avait si fièrement refusé lors de leur avènement, et subit,

vis-à-vis des fils de Karle, la position qu'avait acceptée son père Eude vis-à-vis de Karle lui-même, après la bataille de Poitiers. Sa fierté, à ce qu'il semble, ne put se résigner à cette situation : il abdiqua et céda sa couronne à Waïfer, son fils ou son frère, on ne sait lequel des deux, tant les annales du Midi sont obscures.

La victoire avait donc partout favorisé les bannières des fils de Karle. Leur allié Boniface, dans un autre ordre de choses, ne montrait pas moins de vigueur et d'activité : un second concile, en exécution des canons du concile de Germanie qui prescrivait la périodicité de ces assemblées, avait été réuni à Liptines (Lestines), dans le Cambésis, le 1^{er} mars 743. Les incidents qui accompagnèrent ou suivirent ce concile furent très remarquables : l'archevêque des Germains, « envoyé de saint Pierre », agissait en véritable primat des Gaules ; il consacra trois archevêques « légitimes » sur les trois sièges de Rouen, de Reims et de Sens. Les deux premiers sièges étaient occupés par des intrus ; le troisième était vacant. L'évêque-soldat Milon, l'usurpateur de Trèves et de Reims, résista de vive force, et se maintint dix ans dans ses deux diocèses, jusqu'à ce qu'il eût été tué à la chasse par un sanglier. Ce trait donne une idée de la terrible opposition que rencontraient les réformateurs. Ils n'en poursuivaient que plus ardemment leurs travaux. En 744, ce fut sur les terres de Peppin, à Soissons, que se tint le Concile. On ordonna encore des évêques « légitimes » dans plusieurs évêchés.

Le concile de 745 déposa Ghewilieb, évêque de Mayence, pour avoir tué en trahison un chef saxon qui avait autrefois tué dans un combat le père de Ghewilieb, évêque comme lui. Après la déposition de Ghewilieb, Boniface, qui n'avait point encore eu de résidence fixe, établit son siège archiépiscopal à Mayence : sa juridiction directe s'étendait sur les provinces de Mayence et de Cologne, et sur toute la Germanie. Ce fut désormais avec Peppin seul que les chefs de l'Église eurent à s'entendre. En 747, Karloman, pris d'un dégoût du monde, « annonça à son frère qu'il voulait quitter le siècle